

esprit. Il est facile de critiquer chez le socialisme d'Anatole France un caractère "intellectuel." Mais il est impossible de lui reprocher ni l'inconstance, ni le mépris de la pensée, ni le dilettantisme en mauvais sens.

Nous consentons à reconnaître dans le "songe de Satan" une ombre de pessimisme. Il faut noter en fait qu'on voit ici un reflet de sa désillusion à la suite de l'Affaire. — "Ah! Qu'ils seraient beaux, les Dreyfusards, s'ils avaient été vaincus!" (*Courrier Viennois*, 16 avril 1908, d'après les *Trente ans de Vie Sociale*, t. I, p. 260. Dans cet article nous trouvons presque tout entier le beau monologue de Bidault-Coquille dans *l'Ile des Pingouins*, p. 323.) C'est là la désillusion d'un esprit actif, qui avait agi selon la raison et la bonne volonté, devant la folie de l'humanité. Et cette désillusion ne conviendrait-elle pas mieux au bon Nectaire qu'à Satan lui-même? Dans le monde de conte francien, Satan reste enfin intacte puisqu'il ne fera pas la guerre de reconquête du ciel. Anatole France n'a pas touché à la gloire de Satan-Pensée. La possibilité de sa perte s'entrevoit seulement dans son propre songe, au plus profond de sa conscience. Le danger n'en est pas moins sensible. Pour la première fois, et dans le dernier livre du romancier, la Pensée, son sublime Satan, apparaît comme un être qui puisse se corrompre.

Le désenchantement de la *Révolte* est donc encore plus perçant que le scepticisme de *l'Humaine Tragédie*. Seulement, cela n'est plus un scepticisme, car la liberté de pensée que représente le fier Satan est devenu une chose pour laquelle il faut lutter. Pour avoir reconnu la faiblesse de Satan, le satanisme d'Anatole France fut sauvé du risque de tomber dans un jeu des idées. D'une fable philosophique analysant la religion avec humour, son satanisme se fait maintenant un humanisme combattant.

### — fin —

( Les textes d' Anatole France figurant dans la présente thèse sont rapportés des :

*Œuvres Complètes d'Anatole France*, 25 vol. Calmann-Lévy, 1925-35,

Anatole France : *La Vie Littéraire*, 5e série, Calmann-Lévy, 1950,

Anatole France : *Vers les Temps Meilleurs*, *Trente Ans de Vie Sociale*, 3 vol. Emile-Paul, 1949-63, dont les deux premiers tomes, parus avant 1961, sont seulement utilisés pour la présente étude écrite à cette date.

Nous précisons que nous avons touché à quelques expressions dans notre thèse, à l'occasion de la faire présenter au public.)

appartient. Passent de longues années depuis que Iahveh le tyran a été abattu. Avec horreur, Satan se voit devenir un dieu tout puissant, image parfait de ce qu'est actuellement Ialdabaoth. Il reconstruit l'Eglise, il se plaît aux cantiques adorant ses pouvoirs et il n'écoute plus la flûte de Nectaire le jardinier qui loue la nature. Des anges "révoltés" le quittent, retournent sur la terre. Un jour Satan voit dans l'abîme de Géhenne son adversaire Ialdabaoth qui garde sa fierté dans la défaite. En dédaignant les cieux, ses regards se tournent vers la terre couverte de misères et de souffrances. La douleur nourrit dans son cœur l'intelligence et la pitié. D'un élan sublime, il va consoler et instruire les hommes malheureux...

Satan se réveille. "Compagnons, dit-il aux anges. Non, ne conquérons pas le ciel. C'est assez de le pouvoir. La guerre engendre la guerre et la victoire, la défaite. ... J'aime l'enfer qui a formé mon génie, j'aime la terre où j'ai fait quelque bien..." (p. 322)

Faudrait-il voir ici l'expression d'un sentiment anti-révolutionnaire comme souvent on interprète? Nous ne le croyons pas. Considérer la *Révolte des Anges* comme un roman anti-révolutionnaire, c'est plus injuste encore que de faire des *Dieux ont Soif* un livre déniait la Révolution. (C'est aussi ce qu'on fait parfois.) Ce que vise Anatole France par sa *Révolte* est plus profond. Nous faudrait-il encore insister sur cela après tout ce que nous avons dit de son "satanisme"? La *Révolte* est une conclusion de sa philosophie morale. — Maintenant le vieux Dieu est dépossédé de la terre et les hommes mènent, aidés par les démons c'est-à-dire les pensées, une vie assez heureuse. "Mais qu'importe que les hommes ne soient plus soumis à Ialdabaoth si l'esprit d'Ialdabaoth est encore en eux, s'ils sont à sa ressemblance, jaloux, violents, querelleurs, cupides, ennemis des arts et de la beauté...?" (p. 322)

"nous avons détruit Ialdabaoth, notre tyran, si nous avons détruit en nous l'ignorance et la peur..."

"... La Victoire est esprit... c'est en nous et en nous seuls qu'il faut attaquer et détruire Ialdabaoth." (id.)

En examinant tous ses discours dits "socialistes" (dans les *Trente Ans de Vie Sociale*, etc.), nous ne trouvons pas un mot qui dédit l'idée exprimée dans cette phrase finale de la *Révolte des Anges*: la victoire est

pour “toucher les intelligences débiles, qui, partout, se trouvent en foule épaisse” (p. 170), une étrange “fable” de péché originel, et fait connaître que son propre fils rachète de son sang la dette des hommes. Iahveh prend ainsi “les âmes comme dans un filet” (p. 171). Le succès n’en est pourtant pas sans défaut. Ce n’est pas lui, c’est son fils qui a reçu l’honneur de la nouvelle religion. Iahveh lui-même demeure à peu près ignoré sur la terre.

Pendant des siècles les bons démons habitent les couvents avec les moines et conservent ainsi les connaissances et les pensées aimables de l’Antiquité. Ils travaillent avec les hommes à la construction des cathédrales et les flèches gothiques menacent le ciel comme “une Babel triomphale” (p. 182).

La Renaissance rappelle sur la terre la joie d’un âge d’or, mais la fièvre de la Réforme l’écrase. L’esprit de libre examen reste pourtant parmi les peuples, surtout au dix-huitième siècle...

Mais enfin le bon Nectaire doit éprouver une pénible déception : ses amis humains répètent des guerres et montrent “une débilité d’esprit vraiment incroyable” (p. 195). Ils tombent d’un “christianisme pittoresque et littéraire” au romantisme — “La guerre et le romantisme, fléaux effroyables ! Et quelle pitié de voir ces gens-ci nourrir un amour enfantin et furieux pour les fusils et les tambours !” (id.). Nectaire renonça à converser avec ces “insensés qui méditent de s’entrégorger, alors qu’une même civilisation les enveloppe et les unit” (id.). Il se retire du monde en gardant encore pour les hommes “l’antique amitié, un peu d’admiration et beaucoup de pitié” (p. 196). Il rêve du règne de Dionysos-Satan dans l’avenir lointain. Mais qui sait si, quand s’ouvre le nouvel âge de connaissance et de joie, la race humaine existe encore ? Qui sait si ce ne seront pas des êtres ailés qui, à la place des hommes, et sous le guide de bons démons, s’instruiront dans les arts et dans la volupté... ?

Le dénouement de ce roman semble se permettre des interprétations diverses. Les anges révoltés et organisés gagnent assez de forces pour qu’ils demandent à Satan de prendre le charge de leur commandement pour la reconquête du ciel. Satan médite. Un songe, troublant son sommeil, le décide : il a rêvé du mâle combat, de la conquête réussie, du trône qui lui

de la “suggestion angélique” (*Conférence sur Rabelais*, 1909). Mais de quel ange s’agit-il ?

Il faut donc bien reconnaître que l’heureux Satan gagne de bonne heure une situation solide dans la pensée francienne. S’il lui manque quelque chose, justement c’est celui qui le fait “l’Autre”, celui qui doit être là pour qu’il en soit le “Contradicteur”. Jusqu’ici Satan était un peu tout, un peu seul, car, comme nous l’avons bien vu, Dieu était toujours absent. Ne vaudrait-il pas mieux pousser cet Iahveh sur la scène pour que le jeu se complète ? Les contradictions se dérouleraient non seulement dans la chair et le cerveau des pauvres hommes, mais aussi dans la vaste sphère de ciel et de terre. — Voici ce que notre auteur infatigable entreprend dans sa *Révolte des Anges*, son dernier roman.

Les pages les plus importantes de cette œuvre du vieil écrivain, dont la vivacité et la jeunesse de l’esprit nous étonnent, sont indiscutablement le “récit de Nectaire” qui en occupe quatre chapitres, racontant “... les destinées du monde en un discours aussi large et magnifique dans ses vues que le *Discours sur l’histoire universelle* de Bossuet est étroit et triste dans les siennes”. (p.149) On trouve ici s’exprimer le système complet du satanisme francien.

Nectaire le jardinier nous montre d’abord Lucifer, “le plus beau des Séraphins”, dont le vaste cœur se gonfle de “toutes les vertus qui naissent de l’orgueil : la franchise, le courage, la constance dans l’épreuve, l’espoir obstiné”. (p.150) Lucifer s’oppose naturellement à Iahveh qui ignore la liberté, la curiosité et le doute, et qui habite le Mont de Seigneur en se prétendant faussement créateur de ce monde. Lucifer lui déclare la guerre avec les anges qui le suivent. Malheureusement vaincu, il devient Satan. Mais ayant éprouvé la douleur de guerre et de défaite, Satan et ses anges sentent dans leur cœur naître un sentiment tout nouveau, inconnu au ciel : l’amour et la pitié. Maintenant ils se laissent conduire par “un immense désir de connaître et d’aimer.” (p.157) Ils se font amis des hommes qui viennent commencer sur le globe leur existence incertaine, en leur apprenant la sagesse et la joie de vivre. “O jours divins ! O belle aurore de la vie !” (pp. 162-3) Pour les peuples d’Egypte, de Grèce, d’Asie, d’Italie, ils deviennent dieux, bonnes divinités. Iahveh en est jaloux. Il imagine,

de Satan à cause de son “extrême simplicité”, car il ne sait pas penser. Satan résolut quand même de le tenter. Il lui donne la pensée et il lui délie la langue. Fra Giovanni commence à penser et à parler, mais “dans la roide nouveauté de l’esprit et dans la jeunesse encore rude de l’intelligence (p. 211)”, il ne connaît pas encore le doute. Il va prêcher parmi les peuples la justice et l’amour, et se fait jeter à la prison. On le condamne à mort. Etant sûr de mourir pour la Vérité, son cœur garde une sérénité divine. Alors Satan vient lui poser un énigme : “La Vérité est blanche”, et par le songe de la roue il lui en révèle le sens. La Vérité n’est pas pure ni unique. Elle est comme le rayon du soleil composé de sept couleurs. Toutes les opinions contradictoires font ensemble la Vérité blanche et lumineuse. Fra Giovanni perd ainsi la conviction de mourir pour la vérité qu’il croyait unique et divine et qu’il sait maintenant multiple et humaine. Mais Satan le sauve, l’accompagne dans la nature ; la joie et la beauté de la vie se révèlent à Giovanni dans la vignerie ensoleillée. Il goûte du lait et du miel, baisa la joue à une fille. L’inquiétude vient alors se loger dans sa chair et dans son esprit. Mais l’homme, conquis par Satan, ne peut plus qu’accepter et aimer cette vie : “Je sais, je vois, je sens, je veux, je souffre. Et je t’aime pour tout le mal que tu m’as fait. Je t’aime parce que tu m’as perdu.” (p. 211)

Et se penchant sur l’épaule de l’ange, l’homme pleura. —

Satan est ici pour l’homme “sa misère et son orgueil, sa joie et sa douleur, la splendeur et la cruauté des choses... le désir et la pensée...” (id.) C’est donc le serpent d’Eve, c’est donc le bienfaiteur des hommes : idée persistante chez Anatole France. Dans un de ses premiers écrits France qualifia l’aurore de la Renaissance de “l’approche bienfaisante du règne de Satan” (*Bibliographie dans l’Amateur d’Autographes* 1868-69, d’après l’étude d’A. Vandegans : *Anatole France, les années de formation*, 1954, p. 71). Il dit aussi que la part de Satan sera grande dans l’invention de l’imprimerie (id.), en persiflant Rabelais qui avait dit que les impressions ont été inventées par inspiration divine et l’artillerie par suggestion diabolique (*Pantagruel*, Livre II, *Lettre de Gargantua*). La conception rabelaisienne de l’imprimerie le hantait d’ailleurs ; il parlait ou de la “suggestion divine” (*Vie Littéraire*, IV, *A. Vacquerie*, 1890, p. 342) ou

il a même osé citer le nom de “l’adversaire”, qui pourrait en former. Décidément voici un grand pas vers sa chute, “Un homme nouveau était en lui et maintenant il raisonnait avec Dieu ...” (id.) Dès ce moment il se précipite vers le doute. Il ne peut plus prier, il ne connaît plus son Dieu, il sait seulement crier à Jésus : “Souviens-toi que tu as été homme. Je t’implore ... parce que tu vécus pauvre et faible, sur cette terre où je souffre, parce que Satan voulut tenter ta chair, parce que la sueur de l’agonie glaça ton front. C’est ton humanité que je prie, mon frère Jésus !” (p. 262) Cette prière “arienne” fut la dernière de ses tentations.

Vers la fin du roman Paul le simple, le visionnaire, nous montre Sainte Thaïs mourante, accompagnée des trois vertus : la Foi, la Crainte et l’Amour. Et il voit autour de Paphnuce trois démons qui l’attrappent : l’Orgueil, la Luxure et le Doute. Trois démons, si l’on veut, ou trois attributs de Satan de la *Révolte des Anges* : l’orgueil c’est la fierté, la luxure c’est la joie, le doute c’est la pitié.

Ainsi chez *Thaïs* on voit une chaîne des idées : le désir—le doute—la conscience de l’humanité. Ces idées tracent déjà d’une manière abstraite le contour de ce que nous appelons le satanisme francien. Et dans le conte de *l’Humaine Tragédie*, Satan en personne poussera encore bien loin ce genre de fable philosophique, ou autrement dit la philosophie allégorique.

Avant d’y venir il faut souligner que l’absence de Dieu est, sinon trop remarquée, apparente chez *Thaïs*. Il y a des miracles, il est vrsi, mais on ne sait par qui ! Au fond *Thaïs* peut être une profanation. Quant à *l’Humaine Tragédie*, elle n’est même plus une profanation. Il n’y a que le diable. S’il y a des miracles, c’est Satan qui en fait. S’il y a quelque chose de divin, c’est la foi sublime du franciscain. C’est son ignorance qui la fait divine. Dans les œuvres franciennes l’entrée de Satan met ainsi le point final à l’âge des charmes feints de la religion.

Regardons de près cette *Humaine Tragédie*. Elle nous montre “l’Autre”, “le Contradicteur”, “l’Adversaire”, sous forme ou d’une dame voilée, ou d’un évêque, ou d’un ange qui délie la langue de l’ignorant, ou d’un subtil interlocuteur, ou d’un ami qui sauve de la prison. Quand il se révèle entier et nu, il est toujours “beau comme le jour et la nuit”.

Le divin Fra Giovanni, franciscain, est d’abord étranger à la tentation

sœur jumelle de Madeleine ou de Leuconoé. Il n'y a pas Paphnuce ni quiconque lui ressemble psychologiquement, alors que c'est le personnage essentiel du roman (avant la publication définitive, France nommait son roman "Paphnuce"). Il semble bien qu'Anatole France poète a déjà puisé la fraîcheur du thème de la conversion d'une chercheuse de l'amour absolu. Cela ne peut donc être le sujet de *Thaïs* roman. Il n'est pas non plus la victoire de la chair ni la vengeance de Vénus, comme on prétend parfois. *Thaïs* est plutôt, comme dit Lemaître sur les *Opinions de M. Jérôme Coignard*, un brévière du scepticisme. C'est une confrontation des idées possibles, une étude de la foi et de l'humanité. Anatole France examine des produits du cerveau et du cœur des hommes, en les tournant et les retournant. Dans ce roman il n'y a pas de Dieu ni le diable, il n'y a que des illusions et des tentations. Pas de dieu car il ne peut pas y venir "étant aussi grand que tout ... faute d'espace (p.191). Ni diable, car on n'y voit que de petits chacals au clair de lune, des fantômes, des voix ... Mais on y voit des philosophes.

Oui les philosophes, voici de puissants représentants de l'armée du diable dans ce roman. Malgré ceux qui pensent que le banquet des philosophes occupant plus de quarante pages du "Papyrus" est un bavardage inutile et surtout ne semble pas naturel (car il leur paraît invraisemblable que Paphnuce souffre ces discours profanes), la scène a dans le fait la première importance. Notre ermite écoute bien ces causeries ! les démons de philosophie l'impressionne fort, et il en est bien conscient. Au moment où il croit que ses épreuves sont enfin finies, il dit à Zozime en voulant résumer ses expériences et ses tentations : "Quand je fis le voyage d'Alexandrie, j'entendis en peu d'heures beaucoup de discours, et je connus que l'armée de l'erreur était innombrable. Elle me poursuit et je suis environné d'épées." (p.198) Mais n'est-ce pas lui-même qui avait poursuivi cette armée de l'erreur ? Quand la belle image de Thaïs lui vint pour la première fois comme une apparente tentation, la prière de Paphnuce ne fut plus celle d'un cœur simple. Il était déjà abandonné de dieu. Il pensait à la conversation de ces "hommes ... souillés des crimes, mais non point, certes, dénués d'intelligence." (p.163) En se plaignant à Dieu de "la vertu des songes et de la force des visions", "réalité supérieure" (id.),

ce qui fait l'humanité. "Pensée, où m'as-tu conduit?", dit le saint. "Où m'entraînes-tu, pensée?", dit l'ange. Et avec ce doute, l'un et l'autre deviennent hommes.

Nous voyons ici un anneau important de la chaîne des pensées franciennes. Que nous l'appelons un "satanisme" peut paraître arbitraire. Nous précisons qu'il s'agit ici d'une idée, persistante chez cet écrivain, qui consiste à donner au diable un rôle particulier pour exprimer paraboliquement son scepticisme. La Pensée, elle devient un attribut de Satan, de là, aussi la Connaissance, la Liberté, la Volupté. Voici donc l'opposition fatale : du côté de dieu, côté heureux ("Car il était doux de croire même à l'enfer !" *Vie Littéraire*, III, *Pourquoi sommes-nous tristes?* p. 22), l'ignorance qui engendre la foi et la barbarie ; du côté de Satan, de "l'Autre", du "Contradicté", le doute et la négation, la connaissance et la sagesse, l'inquiétude et la pitié.

Des livres représentatifs de ce satanisme francien sont : *Thais*, *l'Humaine Tragédie* et la *Révolte des Anges*. Si on peut dire que les deux premiers étaient renaniens par excellence, le dernier fut nettement voltairien.

Anatole France semble avoir voulu, au moins à son début, paraître plus dilettante que Renan. Il s'attachait à confronter des idées contraires, en en réservant tout jugement. La manière était, il faut le dire, bien de son temps. Il l'a prise comme un vêtement — mais ce vêtement ne le quitta plus. Et pourtant son penchant intérieur — il y avait au fond de lui un polémiste qui n'était pas mal — l'invita vers plus de véhémence. Sans jamais renoncer au genre de conte ou roman philosophique, — dialogue éternel —, qui seul contentait son principe sceptique, il voulut dire plus nettement ce qu'il pensait. Et cet aimable conteur des idées trouva une forme allégorique qu'est le satanisme : la découverte du personnage du diable fut un moment important de l'évolution des œuvres franciennes. On le verra ensuite.

*Thais* (1890) est, comme l'auteur prétend, "le manuel élémentaire de philosophie et de morale, accompagné d'images" (*Univers*, 14 avril 1894). France y reprit le sujet qu'il avait déjà tourné en 1867 dans un long poème de *Thais*, dont l'idée ne s'écarte pas de ses autres poèmes : l'héroïne est



conte qui étonne, poétique et peut-être le plus beau de tout Anatole France : *l'Humaine Tragédie*. Elle avait été publiée dans *l'Echo de Paris* entre 1893 et 1894.

C'est une histoire de l'aventure d'une âme simple qui, ayant agi sur la foi admirablement naïve et émouvante, finit par la perdre. Le rêve de la religion se brise. Et le scepticisme francien s'approfondit. En effet, ici France pousse loin la question qu'il s'est posée dans *Thais*. Question qui était là un peu trompeuse d'apparence, embellie pour ainsi dire par les yeux de violette de la courtisane. Mais laissons Sainte Thaïs et retrouvons notre ermite, ce Paphnuce qui souffre, Paphnuce qui sent, en passant la main sur le visage, sa propre laideur. Voilà le vrai héros de *Thais*, le personnage, bien qu'un peu rigide, le plus humain du livre. Et nous voyons maintenant le frère Giovanni qui nous symbolise l' "Humaine Tragédie". Après avoir goûté l'illusion de la foi en Dieu, Anatole France revient à son véritable problème.

## CHAPITRE IV

### LE "SATANISME" D'ANATOLE FRANCE

"Connaissance, où me conduis-tu ? Où m'entraînes-tu, pensée ?", dit un ange (ce n'est pas un diable) en soupirant. (*La Révolte des Anges*, p. 52) Le doute se réveille dans le cœur de l'ange qui cherche les connaissances et les pensées dans les livres ; c'est ce qu'un ange ne devrait pas faire. Cette "exclamation douloureuse", qui marque la première étape de la chute d'un ange intellectuel, est un écho lointain du cri de Paphnuce ermite : "Pensée, où m'as-tu conduit ?" (*Thais* p. 194)

"La vraie sagesse est de ne songer à rien." (*la Révolte des Anges*, p. 45) Anatole France répète ce thème ironique. Il est sans doute vrai que le bonheur n'existe que dans l'ignorance, mais c'est une condition hélas impossible aux hommes. Ce fut le sujet même de *la Chemise*. L'homme, ayant une fois goûté le fruit de la science, ne connaîtra jamais la paix. Dès qu'on commence à "penser", on tressaillit en s'apercevant de l'abîme qui s'ouvre devant ses yeux. Cette épouvante et cette douleur sont justement

soudain devant mes yeux le chancelier de Philippe, Guillaume de Nogaret, bien que l'un et l'autre rien moins qu'ultramontains, nous aurions toutes les peines du monde à nous entendre. " (*Trente Ans de Vie Sociale*, tome I, p. 182)

Ses personnages de l'Antiquité, soit païens soit chrétiens, sont nés de cette sympathie naturelle. Nous les voyons respirer dans *Leuconoé*, dans les *Noces Corinthiennes*, dans *Thais*, dans le *Procureur de Judée* et dans *Gallion* (il faut noter que ce dernier est écrit en 1906). Avec eux on voit que "l'avenir est caché même à ceux qui le font." (*Réponse de Pallas Athéné*, Discours à l'inauguration de la statue de Renan à Tréguier, 13 sept. 1903) Avec eux on vit une société heureuse dans sa perfection, une société qui ignore les éléments qui fermentent en elle pour enfin la dénoncer. Et bien que France suivît avec une pitié ardente la nouvelle passion religieuse grouillante dans la pauvreté, sa pensée et ses sentiments étaient toujours du côté de Nicias et des philosophes.

Il semble bien que France n'avait pas dans sa jeunesse beaucoup de sympathie pour le Moyen Age. Sans doute était-il influencé par les opinions courantes. (Michelet, Taine, etc.) Et s'il se laissa persuader du charme du Moyen Age, on y sent aussi quelque influence du temps. En effet nous le trouvons en 1888 parler avec un vif intérêt de l'étude de Gaston Paris sur la littérature de Moyen Age. (*Vie Littéraire*, II, M. Gaston Paris et la littérature française au Moyen Age, 30 sept. 1888) Il y répète, entre autres contes que G. Paris lui donna, le *Tombreur Notre-Dame*, modèle du *Jongleur de Notre-Dame* (1892). Cet article est déjà une marque de sa conversion. Mais les offrandes de l'incroyant sont capricieuses : dans *Thais*, écrite en 1888-89, il avait raconté d'une belle plume la foi des innocents. 1889 a vu *l'Histoire des Deux amants d'Auvergne* (*Scolastica* dans *l'Etui de Nacre*), qui est un peu gâtée, je crois, par le dilettantisme trop apparent. Et en 1891 le *Procureur de Judée* fut jeté comme une flèche. Mais on a vu en 1892 les plus belles de ses offrandes : le *Jongleur de Notre-Dame* et le *Christ de l'Océan*. Pourtant les années heureuses de "délices" de cet athée à deux faces semblent finir vers 1893. Le premier voyage en Italie en cette année, avec Madame Arman, a du lui révéler la joie d'un autre temps que le Moyen Age. On verra paraître en février 1895 un recueil nommé le *Puits de Sainte Claire*, dont un

D'une part, il a trouvé dans la foi naïve ce qui est humain par excellence, d'autre part, dans les dogmes et les cultes, une sensualité.

Et il ne croyait pas. Il n'a jamais cru. Distance définitive de Renan à lui. "Il ne croit ni à Dieu ni au diable. Et il adore les histoires de l'autre monde," dit Anatole France sur un de ses personnages. (*Crainquebille*, p.150) Le mot s'applique parfaitement à lui-même. Car pour Anatole France la croyance appartient pour ainsi dire à "l'autre" monde. Est-ce un véritable jeu d'un dilettante sournois? Ou la simple et bonne foi, la plus belle chose humaine, a-t-elle pu attirer un écrivain mûri? Pour qui n'embrassent pas les illusions, l'illusion des autres est une chose exquise. Voilà la suprême raison de l'immortalité de Don Quichotte. Or pour un athée et un sceptique, il n'y a pas une plus belle illusion que la foi.

"Je touche en ce livre à des choses grandes et délicates, aux choses religieuses," écrit-il dans la préface des *Noces Corinthiennes* (1876). "J'ai refait le rêve des âges de foi; je me suis donné l'illusion de vives croyances. C'eût été trop manquer du sens de l'harmonie que de traiter sans piété ce qui est pieux ..."

C'est ainsi encore qu'il aimait à raconter, dans *Thais* et dans ses quelques nouvelles, des histoires des saints et des saintes avec une feinte simplicité naïve de la légende dorée.

Il a tellement réussi en cela qu'un Père Brucker, ayant lu *Thais*, s'écria: "Rénégat!" "... Cette méthode de conception ... a quelque chose de particulièrement hypocrite qui va bien aux renégats défroqués...", dit-il furieux (*Etudes*, décembre 1889). Il a dénoncé Anatole France avec "son maître" Renan. France aurait bien mérité selon lui d'être fouetté à la Place de Grève. Le reproche détonne curieusement. Anatole France n'est pas un renégat, mais plutôt c'est un converti — un converti esthétique.

Cette conversion devait accompagner la révélation de la beauté du Moyen Age puisque celui-ci est un âge de foi et de Dieu, si l'Antiquité est l'âge de passion humaine.

Or Anatole France se sentait par nature plus près de l'Antiquité que du Moyen Age. "Si je rencontrais un jour, par hasard, dit-il, Pline le Jeune sur le boulevard, je crois, sans vouloir me flatter, que nous pourrions nous entretenir fort agréablement. Mais si un miracle analogue plaçait

religion qui consacre l'amour, c'est l'amour qui consacre la religion. Car l'amour seul est universel, absolu, et créateur. Ainsi l'interprétation francienne du christianisme se double de sa philosophie du "Désir".

Le jeune Anatole France réagit curieusement contre cette religion d'amour qu'il fait du christianisme. D'abord elle doit être l'ennemi mortel du désir des amoureux puisque "Lui", "le Nazaréen" ravit aux hommes leurs amantes. (le sujet des *Noces Corinthiennes*, de la *Prise du voile*, etc.) Mais ce sentiment, qui semble assez cérébral, ne peut pas être l'essentiel d'un drame comme les *Noces Corinthiennes*. Les *Noces* raconte surtout que le christianisme est né dans un monde qui ne le connaissait pas, qui ne l'avait pas préparé, qui se suffisait, qui ne l'accepterait jamais. C'est le même sujet que celui du *Procureur de Judée* ou de *Gallion*, et, comme Pilate et Gallion, Hippias est un antique, avant d'être amant d'une chrétienne.

Et il faut dire qu'après tout cet épicurien est trop subtil pour garder une rancune sombre à l'égard du Christ et pour persister la raillerie du *Vénusberg* :

"Hélàs ! le paradis n'aura plus de chanteurs !" (1869)

Ses délices, au contraire, se sont raffinés à l'idée de se perdre :

"Oh ! bien heureux ceux-là qui croyaient à l'Enfer !" (*La Danse des morts*, 1869)

Et l'idée du péché lui devient enfin un ressort de la volupté : "... Le christianisme a beaucoup fait pour l'amour en en faisant un péché .." (*Le Jardin d'Épicure*, p. 399) "Depuis lors, c'est parfait." (id.)

Voilà les réactions du France païen contre la formation de la foi chrétienne. Il faut voir maintenant ses réactions contre les formes accomplies de la religion et les sentiments qu'elles inspirent à l'humanité. Il est assez utile de distinguer ces deux phases de la question pour ne pas se tromper sur la complication apparente de l'attitude de France à l'égard du christianisme.

Anatole France n'appartenait plus à l'âge où l'on luttait naïvement contre la religion. "... A cette polémique, Voltaire suffit...", dit Renan. (*Études d'histoire religieuse*, 1857, p. XII) Notre jeune Anatole a suivi cette tendance qui est de découvrir de nouveau les charmes de religion.

*Littéraire*, I, p. 274)

Une des premières et des plus importantes questions que se pose le jeune France dans ses poèmes (j'ai souligné que l'œuvre poétique de France est la genèse de sa philosophie) est la suivante : comment interpréter l'origine du christianisme ?

Or le christianisme, essaye-t-il d'y répondre, est avant tout la religion de l'amour, du moins, de la promesse de l'amour. C'est donc la femme qui, avec la collaboration des apôtres, crée et soutient le christianisme primitif (historiquement ; et la même chose peut se dire pour tout état de cœur où naît une nouvelle foi chrétienne). Ce sont les Madeleine, Leuconoé, et Thaïs ; ce sont des "chrétiennes de l'amour". Toutes, elles ont une illusion de l'amour, perdu ou inconnu, d'un amour parfait, et puisqu'elles ne trouvent pas, elles se brûlent de l'aspiration. "Madeleine était triste et souffrait dans sa chair." "J'avais soif," dit Madeleine, pourtant elle accepte encore sa part. "Mais ma part, je le sais, ne peut m'être ravie, Et je l'emporterai dans l'inconnu divin !" (*La Part de Madeleine*, 1867) Ainsi dans la décadence rassasiée se prépare psychologiquement une religion qui promet un époux éternel.

Le même itinéraire se trace d'une manière plus analytique dans *Leuconoé*, l'histoire d'une courtisane romaine qui avait passée son enfance dans la pauvreté et qui règne maintenant de sa beauté le monde et les festins. Mais elle s'ennuyait et "une vague tristesse" couvrait son beau front, parce qu'elle "n'a pas donné tout l'amour de son cœur" et que "le mal des jours nouveaux s'allume dans ses veines". Elle sent "un souffle oriental", ... elle cherche, et elle trouvera son "maître souhaité", son "incomparable ami".

*Leuconoé* est composée sept ans après *Madeleine*. On s'étonne presque de la persistance de l'idée. Et encore, si l'on change le nom et retouche un peu le temps et le lieu, l'enfance et l'itinéraire psychologique de Leuconoé sont exactement ceux de *Thaïs*, publiée en 1889 (dans la *Revue des Deux Mondes*).

Ces "femmes aux longs désirs" (*Leuconoé*) qui, en poursuivant l'amour, disparaissent dans la forêt épaisse de la foi, sont des saintes éternelles. Ce n'est pas la foi qui leur donne la sainteté, c'est l'amour. Ce n'est pas la

Anatole France, le christianisme n'est pas seulement un objet de critique historique, il est aussi et surtout une forme de sensibilité qui, souvent repoussant cet athée raffiné, ne l'en attire pas moins.

“C'est un grand péché de se priver d'un plaisir.” France cite souvent ce mot de Bernier qu'il approuve sans réserve comme un enfant de la nature antique et de la raison du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'ascetisme suscite la plus grande haine chez cet épicurien. “... Vous ne connaissez pas Zénon, Mademoiselle?” Sa première nouvelle *Jocaste* commence par ces mots. “Ne le connaissez jamais ... Vous aurez des stoïciens un aperçu exact et suffisant quand je vous aurai dit que c'étaient des fous sans gaieté qui méprisaient la douleur avec une affectation insipide ...”

Il pousse plus loin ses reproches. Un plus grand danger de l'ascetisme uni à la religion consiste à étouffer les pauvres dans l'espérance : “... Vous entendez parfois des moralistes vous dire qu'il ne faut rien accorder à l'agrément dans la vie. Ne les écoutez pas. Une longue tradition religieuse, qui pèse encore sur nous, nous enseigne que la privation, la souffrance et la douleur sont des biens désirables et qu'il y a des mérites spéciaux attachés à la privation volontaire. Quelle imposture ! C'est en disant aux peuples qu'il faut souffrir en ce monde pour être heureux dans l'autre qu'on a obtenu d'eux une pitoyable résignation à toutes les oppressions et à toutes les iniquités. N'écoutons pas les prêtres qui enseignent que la souffrance est excellente. C'est la joie qui est bonne ! ” (*Trente Ans de Vie Sociale*, I, p. 29, le 21 novembre, 1899, à la Fête inaugurale de “l'Emancipation”)

Mais l'opinion d'Anatole France sur la religion n'a pas toujours suivi cette ligne directe de l'épicurisme combattant. Les prêtres, les saints et les saintes ont peuplé malicieusement ses livres, et il semble vouloir habiter l'Abbaye de Thélème. Et quand il dit de son cher Rabelais : “N'oublions pas que, de tous les personnages de son universelle comédie, celui qu'il a doté de plus de courage, de bonté, de vertu agissante est un moine ...” (*Rabelais*, p. 242) on ne peut s'empêcher de penser à l'étrange figure de Monsieur Jérôme Coignard. Loin d'être chassée de son art, la religion y gagne une bonne place. Mieux que pour personne on pourrait lui appliquer ce mot sur A. Chénier : “Il était athée avec délices.” (*Vie*

# ANATOLE FRANCE ET SES IDEES PHILOSOPHIQUES — suite et fin —

Noriko KONDO

## CHAPITRE III

### ANATOLE FRANCE ET LA RELIGION

Le titre devrait se préciser, car la question se divise au moins en deux : premièrement, Anatole France et la religion elle-même, deuxièmement, Anatole France et les politiques religieuses. En effet, Anatole France fut un des polémistes agressifs au sujet de la législation de la séparation de l'Etat et de l'Eglise en 1906. Son œuvre principale dans ce domaine est *L'Eglise et la République*, brochure de 142 pages, publiée au début de 1905, dans laquelle il retrace l'histoire des relations entre l'Eglise catholique et l'Etat, et il explique, en commentant les actualités politiques, pourquoi et comment il faut séparer de l'Etat la religion. Cette brochure nous paraît intéressante surtout en ce qu'elle nous révèle un bon polémiste. Mais ce n'est pas notre sujet ici où nous voudrions traiter les pensées d'Anatole France sur la religion et les sentiments religieux. Il ne s'agit ici ni de son opinion politique concernant l'Eglise, ni même (du moins directement) de l'intérêt qu'il porte apparemment sur la vie des ecclésiastiques de son temps. (*L'Histoire contemporaine* était nommée les *Nouvelles ecclésiastiques*.)

Précisons qu'il s'agit ici du christianisme. L'attitude de France à l'égard des autres religions n'est autre chose que la curiosité intellectuelle pour ces expressions de la Sagesse humaine qui lui sont étrangères. Or le christianisme l'intéresse trop pour qu'il garde son regard froid de rationaliste. Pour